Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 7 (1878)

Heft: 2

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039666

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'usage du café est devenu commun dans tout l'Orient à partir du XVe siècle ; mais il fallut encore deux siècles pour qu'il se répandît en Europe. On en prit pour la première fois à Venise en 1615, et à Marseille en 1654. Le voyageur Thévenot l'apporta à Paris en 1657 ; il ne fut mis à la mode qu'en 1669. Les médecins dénoncèrent le café comme une boisson très-dangereuse. Madame de Sévigné déclara que c'était une mode qui passerait.

Canon.

L'invention des canons suivit de près celle de la poudre ; on s'en servit pour la première fois, suivant les uns à la bataille de Crécy (1346), les Anglais avaient des canons ; suivant d'autres au siége d'Algésiras (1343), où les Maures employèrent le canon, encore inconnu de l'Europe. On n'en connaît pas l'inventeur.

Les canons sont ordinairement en bronze (90 parties de cuivre sur 10 d'étain) ; on en fait aussi en fonte de fer ou en fer forgé. Les canons rayés et se chargeant par la culasse sont de dates récentes.

Dans le principe, les canons servaient à lancer des boulets en pierre ; ceux-ci furent remplacés par des boulets de fer fondu vers l'an 1400. Maintenant les boulets sont pleins ou creux, ronds ou coniques ; quelques-uns sont garnis extérieurement de plomb.

Caoutchouc.

Cette matière a été employée depuis très-longtemps par les naturels de l'Amérique et de l'Asie ; mais ce ne fut qu'à la fin du siècle dernier qu'elle fut révélée à l'Europe. Le caoutchouc est un suc laiteux, épaissi à l'air, de plusieurs plantes des climats équatoriaux, surtout de l'*Hévea guianensis* et du *Siphonia brasiliensis*. Ses propriétés sont d'être souple, élastique, imperméable. En Europe, son emploi fut d'abord très-limité. C'est depuis trente ans environ que l'on a réussi à en revêtir des étoffes, des fils à tisser, des rondelles pour les cylindres des machines à vapeur, des soupapes, des chaussures, des gants, des ressorts, des balles, des ballons qui font la joie des enfants, et enfin à lui donner des formes très-variées. *(A suivre.*

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Décembre 12. — C'est une saison bien maussade est bien refrognée que l'hiver. Un voile de tristesse et de deuil s'étend sur la nature entière ; rien qui égaye, rien qui rit. Au ciel, de gros nuages gris trônent imperturbablement avec la majesté de la mort ; sur la terre tout disparaît sous une froide couche d'albâtre ; parfois des vents furieux et glacials, font grincer les croisées et se lamenter sur le toit la vieille girouette rouillée. Il n'y a que le poète qui puisse prendre plaisir à cette étrange musique et écouter avec délices, la nuit, assis au coin du feu en lisant Fingal ou Ossian, la rafale faire rage à sa fenêtre. Mais le commun peu sensible aux sombres beautés et aux sauvages harmonies de la saison des frimats et des tempêtes, soupire après le soleil, la verdure et le chant des oiseaux C'est surtout à la campagne que l'hiver est triste ; les jours s'y succèdent avec une désespérante monotonie. Dans les grandes villes, c'est autre chose ; c'est au contraire le temps des divertissements et des réjouissan-

ces. Les heureux du siècle en venant, au retour des mauvais jours, y fixer pour quelque temps leur somptueuse oisiveté, y apportent mouvement, entrain et plaisir: théâtres, cirques, soirées musicales, littéraires, scientifiques. s'y disputent à l'envi l'honneur de chasser l'ennui de ceux qui ont des loisirs et de l'argent disponible; il y en a pour toutes les bourses et pour tous les goûts. Quand je suis le soir enfermé dans ma chambrette solitaire, il me prend parfois la bizarre fantaisie d'en rêver plaisamment, ou disons mieux, de soupirer après ces agréables passe-temps. C'est encore là une des miennes; souhaiter d'être placé dans une grande ville pour pouvoir *faire au monsieur*, aller au spectacle, chanter dans les salons et y faire un peu parade, conçoit-on une pareille extravagance, une pareille folie de ma part? On pardonnerait cela à une jeune fille: le beau sexe aime à se montrer, il est avide de regards, c'est son droit Mais une pareille fatuité chez un jeune homme de ma condition et qui se pique même de sérieux, c'est souverainement ridicule. Et puis, y faire uu peu parade! parade de quoi? De mes avantages extérieurs? Mon miroir réplique en me grimaçant un ironique sourire. De mon esprit? Comme le sot de La Bruyère je n'en ai pas assez pour parler ni assez pour me taire. De ma fortune? Je puis dire comme le philosophe Bias *omnia mecum porto:* je porte tout avec moi, avec cette différence que Bias portait sa philosophie et que moi je ne porte rien. Avec mes manières gauches et mon air rustre au milieu d'une société de gens cultivés, j'aurais l'air dépaysé comme une girafe transportée des déserts brûlants d'Afrique au jardin des plantes à Paris. Oh! oui, je suis bien à ma place dans un modeste village; je me sens plus à mon aise dans une chambre rustique aux murs badigeonnés que dans un salon tapissé; j'ai meilleure grâce sur le chemin caillouteux et coupé par l'ornière que sur le trottoir d'asphalte. Le poisson ne désire point l'aile de l'oiseau, le domaine de l'eau vaut autant que les régions de l'air; dans son élément, c'est la condition du bonheur. Au reste, la fable du *Pinson* nous apprend qu'il est téméraire de fixer son nid sur le chêne altier, mais qu'il est prudent et sage de l'asseoir dans l'humble buisson.

Le 13. — Je viens de relire ce que j'ai écrit dans mon journal, hier, et' j'en ai un petit remords. Je crois qne j'ai eu tort de dépeindre l'hiver sous des couleurs aussi sombres; ou plutôt j'ai été injuste; je n'en ai fait voir que le côté triste et défavorable. Il faut que je répare ma faute; voyons, que j'examine aujourd'hui le revers de la médaille. L'hiver à la campagne a aussi ses beautés pittoresques et ses charmes. Un arbre, surtout un sapin, sur les bras duquel le givre déploie avec somptuosité ses draperies argentées et où un rayon de soleil, échappé d'une clairière laissée au ciel par les nuages, fait étinceler mille diamants, est un phénomène d'un aspect riant et enchanteur. Mes souvenirs d'enfance plaident aussi éloquemment en faveur de cette saison si décriée et si calomniée. Ils me rappellent un temps d'innocence, de joie et de parfait bonheur; ils m'apportent les suaves émanations d'un passé qui, hélas! a fui bien vite. Que de beaux jours écoulés pendant la saison morte avec mes camarades d'enfance sur les bancs de l'école primaire! Que de beaux moments dérobés à l'étude et consacrés aux jeux! Quel plaisir de s'élancer en longues files joyeuses, agile comme l'hirondelle rasant la terre de son aile rapide, sur la glace de la prairie, de l'étang ou du ruisseau. Et le soir, quel divin encens de bonheur et de poésie se répendait dans la chambre commune où la famille au grand complet était réunie! Ces scènes sont encore vivaces dans ma mémoire; j'y rêve avec mélancolie et délices. La bise gémit et râle au dehors, mais pour correctif un fagot sec flambe dans l'âtre; le grillon, rossignol des soirées d'hiver,

chante au foyer, son lutrin habituel. Le froid ne gagne point les cœurs, où règnent la sérénité et le contentement. C'est l'heure de la prière en commun,

Qui ne s'achève point sans laisser quelque espoir.

Puis s'ouvre le grand livre de la vie des saints, cette relique de la famille, ce code de la vie du bon chrétien. On y lit quelques pages à haute voix ; notre bonne mère tout en filant commente le texte, l'enrichit de légendes gracieuses, étranges ou effrayantes, qu'elle tient de son aïeul. Il me semble entendre encore sa voix douce et convaincue accompagner le bruit monotone du rouet auquel son pied infatigable et ses doigts agiles ne laissent point de cesse, point de relâche. » Que l'on ajoute à cet intérieur le charme des causeries, le visage indulgent du père et tout ce parfum domestique qui s'exhale du sein d'une famille unie et heureuse et on aura une idée de ce petit paradis qu'on appelle les soirées d'hiver en famille. Si ces soirées ont maintenant pour moi moins d'attraits, c'est que je n'ai plus de famille; je suis un étranger dans ce village. Je n'entend plus la voix douce et pure de ma mère et les rires innocents de mes frères et sœurs. Ma chambre est silencieuse comme la tombe ; mais ma pensée, boussole fidèle, a son pôle : le toit paternel.

Le 23. — Il y a dix jours que je n'ai rendu visite à mon journal. J'y tiens pourtant, à ce cher cahier, c'est ici mon seul ami, mon seul confident. Il me rend de bien bons services. Je viens à lui dans la joie comme dans la peine ; il est toujours disposé à m'entendre; son accueil est toujours empressé, franc et cordial. Il est indulgent, se prête à toutes mes fantaisies, s'accommode de tous les tons de ma causerie, supporte tous les soubresauts de mon humeur, il s'amalgame à mes pensées et à mes sentiments, passe complaisamment avec moi du gai au sérieux, du vaudeville au mélodrame; il est patient, il écoute imperturbablement sans jamais rire ni bâiller, mes longues fadaises et mes étranges inepties; de plus, et ceci est sa vertu suprême, il est discret comme un confesseur, point de divulgation ou de trahison à redouter; ce point est très important quand il s'agit des confidences d'un cœur jeune, où presque toujours il y a du secret et du mystère. Bien peu d'amis réunissent autant de qualités aussi précieuses; il n'est donc pas étonnant que je tienne à ce cahier, que j'y sois attaché, que j'aime à venir à la fin de ma journée m'entretenir quelques instants avec lui et lui dire bonsoir. Aussi il a fallu quelque chose d'extraordinaire pour me faire garder le silence dix jours durant. Je viens en effet de passer de mauvais jours, presque des jours de découragement. Quelques nuages de décembre ont aussi passé dans mon âme; mais à l'approche de la belle fête de Noël un vent bienfaisant vient décharger mon ciel où je revois un peu d'azur, et élargir mon horizon.